

François Forestier

Marilyn et JFK

Albin Michel

Avant-propos

C'est une histoire que tout le monde connaît, mais que personne ne connaît. Elle traverse les innombrables livres, romans, récits, films, documentaires, articles, rêves, thèses, fantasmes, mythes, consacrés à Marilyn Monroe ou à John Fitzgerald Kennedy, mais elle n'a jamais été racontée. S'y croisent espions, policiers, gangsters, escrocs, acteurs, maîtresses, amants, psychanalystes, écrivains, informateurs, et même un scénariste mexicain. Parole, il y a foule, dans cette love story.

Marilyn est filmée, JFK est enregistré. Le FBI, la CIA, la Mafia et, qui sait ?, Dieu lui-même, suivent avec passion le feuilleton entre la star et le Président. Ils ne sont jamais seuls. Micros dans les matelas, trous dans les cloisons, longues-vues à l'horizon, tout se passe comme chez les frères Ripolin : chacun est regardé pendant qu'il regarde. Les maisons ont des yeux, les oreilles ont des murs. Et on voudrait nous faire croire qu'on ne sait pas qui a assassiné Kennedy ? Qu'il s'agit d'un mystère, comme le naufrage du Titanic, la pierre de Rosette, ou la recette des macarons de Ladurée ?

Marilyn et JFK

*Pour jeter une petite lumière sur cette nuit-là, il fallait une
solide documentation, un éditeur patient et un défaut crucial.
Le mauvais esprit.
J'ai.*

F. F.

PREMIÈRE PARTIE

L'ascension de Marilyn

« Les Fédéraux l'ont mise sur écoute. Dans les deux dernières semaines, elle s'est tapé le disc-jockey Allan Freed, Billy Eckstine, Fred Otash, Jon "Ramar de la Jungle" Hall, son nettoyeur de piscine, deux livreurs de pizzas, l'entraîneur de Rin-Tin-Tin, le présentateur de talk-shows Tom Duggan et le mari de sa femme de ménage. »

James Ellroy,
American Tabloid

PRÉLUDE

Dallas, le 22 novembre 1963

La balle pénètre le crâne de John Fitzgerald Kennedy, provoquant une béance de treize centimètres de diamètre. Le projectile Winchester Mannlicher-Carcano, calibre 6,5, lacère la région pariétale du cerveau, émiette l'aire somato-motrice et explose en fracturant l'os et le frontal droit. De minuscules copeaux de métal s'éparpillent. Le lobe gauche disparaît purement et simplement. Des morceaux de tissu, des bouts d'os se dispersent, sous la pression colossale engendrée par la balle. Des lignes de fracture en étoile craquellent la boîte crânienne. Le sang jaillit en geyser et asperge tous les occupants de la limousine présidentielle. Le corps de JFK, devenu mou, rebondit contre le dossier de la banquette, et s'effondre sur l'épaule de Jackie Kennedy. Elle est assise à sa gauche, à quinze centimètres. Elle crie :

– Oh non ! Non, non, non ! On a tiré sur mon mari !

Un morceau de crâne, avec de la matière cérébrale, s'est envolé vers l'arrière, est retombé sur le coffre de la voiture. Jackie se met à genoux, monte sur le coffre, et progresse vers le débris sanglant. L'agent William Greer,

L'ascension de Marilyn

qui conduit la limousine, étrangement, ralentit. Sa vitesse descend en dessous des dix-huit kilomètres/heure réglementaires. L'agent Clint Hill, affecté à la sécurité de la Première Dame, se précipite. Il saisit Jackie, la force à revenir à sa place. Elle crie :

– Mon Dieu ! On lui a tiré dans la tête !

Est-ce la deuxième, la troisième, la cinquième balle ? Nul ne sait. Il s'est écoulé huit secondes et quatre dixièmes entre le premier et le dernier coup de feu. En ralentissant, le chauffeur a offert une cible magnifique. Au lieu de démarrer en trombe, Greer se retourne, incrédule. Les motards, qui devaient escorter la voiture et la protéger sur les flancs, sont placés derrière, et ne servent à rien. Les autres agents du Secret Service – organisme chargé de la sécurité rapprochée du Président – sont frappés d'inertie. Neuf d'entre eux, la veille, sont sortis la nuit pour faire la fête en ville. Le dernier est rentré à cinq heures du matin.

Le gouverneur de l'État, John Connally, assis avec sa femme sur la banquette avant de la limousine, s'affaisse. Il est touché. Sa femme lui serre la main.

– Ils l'ont tué, ils l'ont tué !

Abraham Zapruder, un petit tailleur juif ukrainien, ne peut se retenir. Il crie, il crie. Sa caméra Bell & Howell 8 mm enregistre tout. Il suit la voiture présidentielle, zoome au maximum, et continue à filmer jusqu'à ce que celle-ci disparaisse dans l'ombre d'un tunnel.

Quand la voiture émerge du tunnel, l'agent Clint Hill est toujours étendu sur le coffre. Il voit la tête du

Dallas, le 22 novembre 1963

Président transformée en bouillie rouge et aperçoit un morceau de cervelle sur le siège. Il y a du sang sur les dossiers, sur les portes, sur les vêtements de Jackie. Celle-ci berce son mari :

– Jack, Jack, qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Clint Hill crie :

– À l'hôpital, à l'hôpital !

Dans la voiture d'accompagnement, l'agent Paul Landis, debout sur le marchepied, jette un coup d'œil sur le couple présidentiel. Clint Hill lui fait signe, le pouce indiquant le sol, le signe des vaincus.

Tandis que la vitesse augmente, le chaos devient perceptible. De chaque côté de la route, les gens s'immobilisent, d'autres se jettent à terre. Les gardes du corps du vice-président Johnson, dans un autre véhicule, se couchent sur lui pour le protéger. Les foules massées le long du trajet, avec des fanions de bienvenue, semblent égarées. Des policiers courent dans tous les sens. La voiture présidentielle, une Lincoln Continental SS-100-X, qui pèse quatre tonnes, atteint les cent quarante kilomètres/heure. Elle devient presque incontrôlable. Quand elle arrive sur Stemmons Way, toutes sirènes hurlantes, on aperçoit le Trade Mart, le centre commercial où JFK est attendu pour faire un discours et où une publicité annonce la sortie prochaine de *Move Over, Darling*, qui aurait dû être le dernier film de Marilyn Monroe.

Jackie Kennedy berce le Président :

– Jack, Jack, tu m'entends ?

L'œil gauche de JFK, exorbité, pend.

L'ascension de Marilyn

Le cortège est désormais précédé par trois motards. Les Harley-Davidson des policiers commencent à tanguer : ils vont trop vite. Dans la voiture, le gouverneur Connally sombre dans l'inconscience. Il se voit mourir. Sa femme le regarde, lui murmure :

– Tout va aller bien, ne bouge pas.

Elle entend la voix de Jackie :

– Il est mort... Ils l'ont tué. Jack, Jack, je t'aime !

Elle répète ces quelques mots, encore et encore.

Le cortège longe Industrial Boulevard, puis Harry Hines Boulevard, où un virage serré débouche sur une voie ferrée. La voiture, à pleine vitesse, cogne les rails. Les motards décollent. Les pneus crissent. La Lincoln bute contre l'asphalte et rebondit. La tête du Président est maintenant sur les genoux de Jackie. Le trajet dure six minutes.

Au Parkland Hospital, la Lincoln s'arrête brutalement. L'agent Roy Kellerman bondit et se précipite vers la porte d'entrée. Il n'y a personne aux urgences. Pas âme qui vive. Même pas une civière. Silence. Un journal déplié titre sur la visite du Président à Dallas et invite à la projection de *Duel au soleil*, un western avec Gregory Peck. La voiture d'accompagnement se gare aussi dans l'aire d'accueil. Kellerman crie :

– Une civière, une civière !

Puis il se penche sur le gouverneur Connally et lui dit :

– Tout va bien se passer.

Une infirmière apparaît, accompagnée d'un aide-soignant. Dave Powers, ami intime du Président et conseiller

Dallas, le 22 novembre 1963

spécial, court vers la voiture où Jackie reste assise, inerte, et demande :

– Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Puis il fond en larmes. Jackie le regarde :

– Dave, il est mort.

L'agent Robert Emory ouvre la porte arrière gauche de la voiture. Jackie couvre son mari de son corps et refuse de bouger.

– Madame Kennedy, il faut que vous vous déplaciez.

– C'est inutile.

Tandis que l'agitation croît autour du Président, personne ne s'occupe du gouverneur Connally. Sa femme réalise que le siège de son mari bloque la banquette arrière. Il faut replier le dossier. On déplace le gouverneur, il est transféré sur une civière et disparaît dans les couloirs de l'hôpital. Il survivra.

Un garde du corps tente de prendre Jackie par les épaules. Elle résiste.

– Je veux rester avec lui !

L'agent Clint Hill prend le relais. Ils se connaissent bien. Il murmure :

– S'il vous plaît, madame Kennedy.

Elle gémit. Il insiste, doucement.

– S'il vous plaît.

Elle ne bouge pas et fait écran. Et répond :

– Non, monsieur Hill. Vous savez bien qu'il est mort.

Laissez-moi.

L'agent comprend. Il comprend que Jackie ne veut pas qu'on voie son mari dans cet état, blessé, diminué, mutilé. Hill enlève sa veste, et couvre la tête du Président. Enfin,

L'ascension de Marilyn

Jackie lâche prise : tandis que le corps est emmené sur une civière, quelqu'un place le chapeau de Jackie sur la poitrine du blessé. Tout le monde semble courir. Une fièvre s'empare des gens : ils prient, ils pleurent, ils sont frappés de stupeur.

Il y a des agents du Secret Service qui sanglotent, des infirmières qui se précipitent. La veste de Clint Hill a glissé sur le sol. Un drap imbibé de sang recouvre JFK. Quand la civière arrive dans le Trauma Room One, l'agent Roy Kellerman entre dans le bureau des médecins et demande à la cantonade :

– Je peux téléphoner ?

– Oui. Allez-y.

Kellerman appelle son chef, à la Maison Blanche :

– On a tiré sur le Président et le gouverneur. Nous sommes à l'hôpital. Enregistrez l'heure.

Au Parkland Hospital, une infirmière note : 12 h 38. Dossier n° 24740, Kennedy, John.

Charles Carrico arrive. C'est l'interne de service. Il a vingt-huit ans mais déjà de l'expérience. Il a traité plus de deux cents blessures par balles, à Dallas. Il examine JFK. Les signes vitaux sont faibles : teint cireux, respiration agonique, spasmes, pupilles dilatées, yeux immobiles. Avec deux autres médecins, Carrico écarte la chemise du Président, pose son oreille sur la poitrine, entend un léger battement. Il ordonne l'insertion d'un cathéter dans la cheville droite de la victime. La salle est couverte de sang, les gens glissent. On intube le Président. D'autres médecins arrivent, dont Charles Baxter, professeur de chirurgie.

Dallas, le 22 novembre 1963

Il se fraie un chemin entre les gardes du corps, les policiers, les infirmières, les assistants.

Jackie demande un prêtre. On la fait sortir du Trauma Room One. La porte se referme derrière elle. Un policier lui propose une chaise pliante, qu'elle refuse. Dave Powers l'aperçoit : elle a les poings serrés, elle espère encore que son mari va survivre. Powers pleure. Pas Jackie.

Carrico enclenche le système d'assistance respiratoire. Il remarque que l'air s'échappe d'un petit trou, dans la gorge du Président. Le docteur Perry demande :

- Vous avez commencé une trachéotomie ?
- Non. C'est une blessure.

Il y a, en effet, une blessure dans la trachée. Le corset du Président, qui maintient son dos, a empêché que cette première balle ne provoque un affaissement total. JFK est resté droit. Le tireur n'a eu qu'à ajuster son tir pour le coup de grâce.

Carrico remarque que d'autres médecins arrivent encore. William Kemp Clark, le neurochirurgien, est là. Paul Peters, l'urologue de service, tente de se rendre utile. Marion Jenkins et Adolph Giesecke, deux anesthésistes chevronnés, examinent la possibilité d'endormir la victime. Don Curtis, Kenneth Salyer, Charles A. Crenshaw, tous internes, transfusent du sang. Perry et Carrico échangent un long regard : la situation est désespérée, ils le savent. Personne ne peut survivre à pareille détérioration des tissus vitaux.

L'amiral George Burkley, l'un des médecins personnels de JFK, entre. Il note qu'on utilise du sang de type O négatif, alors que le président est O positif. Il indique

L'ascension de Marilyn

qu'il faudrait injecter des stéroïdes. Il sort des ampoules de Solu-Cortef de sa trousse, mais il sait que la mort est certaine. Quand il ressort dans le couloir, Jackie est assise sur une chaise pliante, le regard perdu. Elle lui dit :

– J'entre.

L'infirmière de service, Doris Nelson, s'oppose :

– Vous n'avez pas le droit d'entrer, madame.

– J'entre et je reste.

Jackie tente d'écartier l'infirmière Nelson. Jambes écartées, celle-ci ne bouge pas et repousse la Première Dame.

– J'entre.

Jackie est déterminée. Miss Nelson ne cède pas. Burkley s'approche, suggère que la Première Dame prenne un sédatif. Elle le regarde :

– Je veux être avec lui quand il mourra.

Elle refuse le sédatif. L'amiral se tourne vers l'infirmière et dit :

– C'est son privilège. Elle a raison.

Quand Jackie entre dans la salle des urgences, c'est le désarroi. Des médecins donnent des instructions, des internes branchent des machines, des infirmières préparent des seringues. Jackie est choquée. Elle fait quelques pas, les mains jointes. Le docteur Jenkins manque de la bousculer en passant et regarde ce qu'elle tient.

Un morceau de cerveau.

Jenkins le lui enlève des mains, délicatement.

Jackie se dirige vers le coin de la pièce où Burkley s'est réfugié. Elle pose sa tête sur l'épaule de l'amiral, ploie les jambes, et glisse lentement vers le sol. Là, à genoux dans le sang, elle ferme les yeux.

Dallas, le 22 novembre 1963

À Washington, dans sa maison envahie par des animaux domestiques qui souillent les tapis et pissent contre les meubles, Robert Kennedy est joyeux. Mordant, agaçant, volontiers rageur, il a des manières de voyou et des idéaux de justice. Son arrogance met tout le monde mal à l'aise. Depuis qu'il a été nommé Attorney General, le frère du Président dirige le ministère de la Justice comme un sergent qui lance des commandos. Il attaque, court-circuite les autorités, exige des résultats, et a deux obsessions. La première, c'est de mettre à genoux l'empereur Hoffa, le leader des Teamsters, tout-puissant syndicat des transports, qui a partie liée avec la Mafia. La deuxième, c'est de se débarrasser de Hoover, le directeur du FBI, qui déteste les Kennedy et sabote toutes les décisions de RFK, son ministre de tutelle. James Hoffa et J. Edgar Hoover vomissent ce gamin aux dents saillantes, corrodé par sa propre ambition.

À midi, RFK est rentré chez lui, dans sa demeure de Hickory Hill, qui est en travaux. Sa femme, Ethel, attend. Véritable pondeuse d'enfants, agressive, laide, Ethel Skakel Kennedy délaisse sa progéniture, pousse les invités dans la piscine pour s'amuser, donne à manger aux lamas, aux perroquets et aux chiens dans la maison, révoque deux domestiques par jour, est d'une avarice étonnante. Elle surveille même l'os du gigot, pour voir si la cuisinière n'a pas dérobé quelques grammes de viande après le repas. Elle est aux petits soins pour son mari. Celui-ci a prévu qu'il déjeunerait avec Robert Morgenthau, le

L'ascension de Marilyn

US Attorney de New York, et Silvio Mollo, le directeur de la division criminelle de Manhattan. Ils doivent discuter de l'offensive générale contre la Mafia et ses parrains, Sam Giancana de Chicago, Carlos Marcello de La Nouvelle-Orléans, Santo Trafficante de Tampa et, évidemment, Jimmy Hoffa.

Les invités s'installent près de la piscine. Un poney passe. Brumus, l'immense terre-neuve du ministre, vient baver sur les chaussures des invités. Ethel, vive et encore essoufflée de sa partie de tennis, fait servir le déjeuner : soupe aux clams et sandwichs au thon. À peine ont-ils commencé à manger que le téléphone sonne. Ethel se lève pour répondre.

– J. Edgar Hoover à l'appareil.

Elle fait signe à Robert de se déplacer. Elle sait que les deux hommes sont en guerre. Pour que Hoover appelle, l'événement doit être d'importance.

L'un des peintres qui travaillent à rénover la façade se précipite. Robert Morgenthau l'aperçoit, qui agite un transistor. Il crie quelque chose, de loin.

Hoover dit :

– On a tiré sur le Président. Il est possible que la blessure soit fatale. Je vous rappelle.

Robert Kennedy se couvre la bouche avec la main. Il a une expression d'effroi. Il reste muet. Puis :

– On a tiré sur Jack. C'est peut-être fatal.

Il est 12 h 43.

Dallas, le 22 novembre 1963

Les médecins ne détectent plus rien. Le pouls a disparu. Le cardioteleoscopus est muet. Le docteur Kemp Clark commence un massage cardiaque d'urgence. Il monte sur un tabouret et appuie sur la poitrine du Président, en cadence. À chaque pression, des flots de sang jaillissent de la blessure crânienne de JFK. Le sang ruisselle sur la table d'opération, coule sur le sol, se répand partout, englué les chaussures des médecins et des infirmières. L'écran du cardioteleoscopus affiche une ligne plate. Le médecin descend de son tabouret.

– Trop tard.

Le père Oscar Huber attend dans le couloir.

Le docteur Jenkins couvre le visage du Président. Clark se tourne vers Jackie et dit :

– La blessure de votre mari est mortelle.

Elle le regarde, semble répondre quelque chose. Quelque chose comme :

– Je sais.

Il est une heure de l'après-midi. Le trente-cinquième Président des États-Unis est officiellement décédé.

Au premier étage, Robert Kennedy, les yeux gonflés de larmes, achève ses préparatifs pour aller à Dallas. Le téléphone sonne. Le capitaine Taz Shepard, l'un des collaborateurs de son frère, annonce :

– Le Président est mort.

RFK laisse échapper un gémissement :

– Mort...

L'ascension de Marilyn

Il regarde par la fenêtre. Dehors, il fait exceptionnellement beau. Le soleil joue sur les vaguelettes de la piscine.

Quand il descend, la télévision est allumée. Morgenthau et les gens de maison sont rassemblés. Robert Kennedy annonce :

– Il est mort.

Il se dirige lentement vers la piscine, où les sandwiches au thon suent au soleil. Le poste téléphonique, dehors, sonne. C'est Hoover, de nouveau. Malgré la solennité du moment, une certaine jubilation est perceptible dans sa voix. Le directeur du FBI, en poste depuis presque un demi-siècle, sait que le ministre vient de perdre tout son pouvoir. Robert Kennedy est un juriste médiocre, un piètre politique, un ennemi insignifiant sans l'appui de son frère. Les choses changeront, RFK changera, mais pour le moment, ce 22 novembre 1963, Hoover triomphe. Il annonce :

– L'état de santé du Président est critique, très critique.

Robert Kennedy écoute, puis :

– Vous serez peut-être intéressé de savoir que mon frère est mort.

Le docteur Clark signe le certificat de décès. Les appareils sont débranchés. Les cathéters sont retirés. Les médecins sortent. Jackie reste seule. Elle contemple le drap sous lequel le cadavre de son mari repose. Elle marche dans le sang. Il y a du sang sur son tailleur. Ses mains sont pleines de sang. La table goutte.

Dallas, le 22 novembre 1963

Le pied nu du Président dépasse.
Jackie s'approche, et embrasse le gros orteil, ensanglanté.
Puis, enfin, elle se met à pleurer sur le dossier n° 24740,
son mari.

Robert Kennedy donne des instructions : les archives et les effets du Président, à la Maison Blanche, doivent être surveillés en permanence. Personne – personne ! – ne doit y avoir accès. Il ordonne à McGeorge Bundy, le conseiller à la sécurité, de changer toutes les serrures. Les dossiers seront évacués avant l'arrivée du nouveau Président, Lyndon Johnson. Et les agents du Secret Service, présents sur place, reçoivent leurs ordres : il faut démonter et faire disparaître le système d'enregistrement installé par JFK dans son bureau et dans la salle de réunion du cabinet. Photos, carnets de notes, rapports, bandes magnétiques, tout doit être effacé, enlevé, détruit. La baie des Cochons, l'opération Mongoose, le Vietnam, la Mafia, les maîtresses, les chantages, les amitiés crapuleuses, les assassins politiques, les visites de jeunes femmes à la Maison Blanche, les souvenirs, les dossiers de chantage politique, les sources de financement, Marilyn Monroe. Ah oui, Marilyn.

Il faut faire place nette.

On a arrêté un suspect, un inconnu nommé Lee Harvey Oswald. Dans quelques heures, il va être tué par un petit gangster, Jack Ruby. Pour l'heure, la Lincoln Conti-

L'ascension de Marilyn

mental du Président est restée dans la cour du Parkland Hospital, portes ouvertes. Un cycliste de la police, Stavis Ellis, se penche pour regarder. Des rigoles de sang caillent. Un bouquet de roses est éparpillé sur la banquette. Une fleur, seule, gît dans une flaque écarlate.

Table

<i>Avant-propos</i>	7
---------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

L'ascension de Marilyn

<i>Prélude</i> . Dallas, le 22 novembre 1963	11
1. Gloria et Joe	25
2. Norma Jeane se marie	35
3. Jack et Inga Binga	45
4. La rencontre	57
5. La robe envolée	70
6. Hollywood Confidential	87
7. Poor Prince	101
8. Certains l'aiment show	115
9. La zone des dangers	132
10. Désaxée	144

DEUXIÈME PARTIE

L'ascension de JFK

11. Parfum de femme	159
12. Une folle différente	174
13. Tempête à Washington	194
14. Mother s'en mêle	211
15. Marilyn s'évade	232
16. Cadeau d'anniversaire	249
17. La grande lessive	269
<i>Épilogue.</i> Washington, le 12 novembre 1964	279
<i>In memoriam</i>	283
<i>Bibliographie</i>	287

DU MÊME AUTEUR

La Manducation, 1981.

Blue Moon, 1993.

101 Nanars. Une anthologie du cinéma affligeant (mais hilarant), 1996.

Le retour des 101 Nanars. Une nouvelle anthologie du cinéma navrant (mais désopilant), 1997.

Rue des Rats (prix du Salon du polar), 2005.

Howard Hughes. L'homme aux secrets, 2005.

Aristote Onassis. L'homme qui voulait tout, 2006.

Martin Luther King. Le visionnaire (avec Lilas Desquiron), 2008.